

HISTOIRE  
DE DALILA-  
LA-ROUÉE

*Un conte des Mille et Une Nuits  
traduit de l'arabe par J. C. Mardrus*

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

La couverture d'*Histoire de Dalila-la-Rouée*  
a été créée par David Pearson.

Cette histoire racontée par Schahrazade entre la quatre cent trente-deuxième et la quatre cent soixante-cinquième nuit est parue pour la première fois en 1906 sous le titre « Histoire des artifices de Dalila-la-Rouée et de sa fille Zeinab-la-Fourbe avec Ahmad-la-Teigne, Hassan-la-Peste et Ali Vif-Argent », dans le quatrième volume du *Livre des Mille Nuits et Une Nuit*.

*Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins  
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.  
La fouille de textes et de données est interdite conformément  
à l'article 4, paragraphe 3, de la directive (UE) 2019/790.*

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma,  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

ℤ

On raconte, ô roi fortuné, qu'il y avait à Bagdad, au temps du khalifat Haroun Al-Rachid, un homme appelé Ahmad-la-Teigne et un autre appelé Hassan-la-Peste, tous deux réputés pour leur maîtrise en ruses et en larcins. Leurs exploits en ce genre-là étaient tout à fait prodigieux : c'est pourquoi le khalifat, qui savait tirer parti de tous les genres de talents, les appela à lui et les nomma chefs de la police. À cet effet il les investit de leur charge en leur donnant à chacun une robe d'honneur, des émoluments de mille dinars d'or par mois et une garde de quarante solides cavaliers. De cette façon Ahmad-la-Teigne était chargé de la sûreté de la ville du côté de la terre, et Hassan-la-Peste du côté de l'eau. Et tous deux, dans les grandes cérémonies, marchaient aux côtés du khalifat, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.

Or, le jour de leur nomination à cet emploi, ils sortirent avec le wali de Bagdad, l'émir Khaled, accompagnés de leurs quarante gaillards à cheval,

et précédés d'un héraut qui criait le décret du khalifat et disait : « Ô vous tous, habitants de Bagdad, par ordre du khalifat ! Sachez que le chef de la police de la Main Droite n'est autre désormais qu'Ahmad-la-Teigne, et que le chef de la police de la Main Gauche n'est autre que Hassan-la-Peste ! Et vous leur devez l'obéissance et le respect en toute occasion ! »

Dans le même temps vivait à Bagdad une vieille redoutable, appelée Dalila, et connue, depuis, sous le nom de Dalila-la-Rouée, qui avait deux filles : l'une mariée et mère d'un petit garnement nommé Mahmoud-l'Avorton, et l'autre, encore célibataire, et connue depuis sous le nom de Zeinab-la-Fourbe. Le mari de la vieille Dalila avait été autrefois un grand personnage, directeur des pigeons qui servaient à porter les messages et les lettres par tout l'empire, et dont l'existence était plus chère et plus précieuse au khalifat, à cause des services qu'ils rendaient, que celle même de ses propres enfants. Aussi l'époux de Dalila avait-il honneurs et prérogatives, et des émoluments de mille dinars par mois. Mais il était mort et oublié, et avait laissé cette vieille femme et ces deux filles-là ! Et, en vérité, cette Dalila était une vieille experte en roueries, artifices, larcins, four-

beries et expédients de toutes sortes, une sorcière capable de circonvenir le serpent en l'attirant hors de son repaire, et de donner à Éblis lui-même des leçons de ruse et de tromperie.

Donc, le jour de l'investiture d'Ahmad-la-Teigne et de Hassan-la-Peste dans les fonctions de chefs de la police, la jeune Zeinab entendit le crieur qui annonçait la chose à la population, et elle dit à sa mère : « Vois, ô mère, ce gredin d'Ahmad-la-Teigne ! Il vint jadis à Bagdad en fugitif, expulsé d'Égypte, et il n'y a point d'expédients et de hauts exploits qu'il n'ait commis ici depuis son arrivée. Et il s'est de cette façon rendu si fameux que le khalifat vient de l'investir de la charge de chef de la police de sa Main Droite, tandis que son compère Hassan-la-Peste, ce galeux au crâne chauve comme une courge, est investi de la charge de chef de la police de sa Main Gauche ! Et chacun d'eux a nappe servie de jour et de nuit au palais du khalifat, et une garde, et des émoluments mensuels de mille dinars, et les honneurs et toutes les prérogatives. Et nous, hélas ! nous restons dans notre maison, sans emploi et dans l'oubli, sans honneurs ni privilèges, et sans personne qui se préoccupe de notre sort ! » Et la vieille Dalila hochait la tête et dit : « Oui, par Allah ! ma fille ! »

Alors Zeinab lui dit : « Lève-toi donc, ô mère, et trouve-nous quelque expédient capable de nous donner de la renommée ou quelque tour qui nous rende si fameuses et si notoires dans Bagdad que le bruit en arrive aux oreilles du khalifat qui nous rendra les appointements et les prérogatives de notre père ! »

Lorsque Zeinab-la-Fourbe eut dit ces paroles à sa mère Dalila-la-Rouée, celle-ci lui répondit : « Par la vie de ta tête, ô ma fille... »

*À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.*

*Mais lorsque fut la nuit suivante, elle dit :*

« Par la vie de ta tête, ô ma fille, je te promets de jouer dans Bagdad quelques tours de tout à fait première qualité, qui surpasseront, et de beaucoup, tous ceux joués par Ahmad-la-Teigne et Hassan-la-Peste ! » Et elle se leva à l'heure et à l'instant, se couvrit le visage du litham, s'habilla comme un pauvre soufi en revêtant un grand manteau aux manches si prodigieuses qu'elles descendaient jusqu'à ses talons, et s'entoura la taille d'une large ceinture de laine ; puis elle prit une aiguière qu'elle remplit d'eau jusqu'au col, et

mit trois dinars dans l'ouverture qu'elle boucha avec un tampon en fibres de palmier ; ensuite elle s'entoura les épaules et la poitrine de plusieurs rangs de gros chapelets aux grains aussi lourds qu'une charge de fagots, et prit à la main une bannière semblable à celle que portent les soufis mendiants, faite de quelques lambeaux de chiffons rouges, jaunes et verts ; et, accoutrée de la sorte, elle sortit de sa maison en disant à haute voix : « Allah ! Allah ! », priant ainsi avec la langue, tandis que son cœur courait dans le champ de course des démons et que sa pensée s'appesantissait dans la recherche d'expédients pervers et redoutables.

Elle parcourut ainsi les divers quartiers de la ville, en passant d'une rue à une autre rue, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à une impasse pavée de marbre et balayée et arrosée, au fond de laquelle elle vit une grande porte surmontée d'une magnifique corniche d'albâtre, sur le seuil de laquelle était assis le portier, un Moghrabin fort proprement babillé. Et cette porte était en bois de santal garnie de solides anneaux en bronze et d'un cadenas en argent. Or cette maison appartenait au chef des gardes du khalifat, un homme fort considéré et propriétaire de grands biens, meubles et immeubles, auquel il était alloué de gros émo-

luments pour ses fonctions ; mais c'était aussi un homme très violent et mal maniéré ; et c'est pourquoi on l'appelait Mustapha Fléau-des-Rues, vu que chez lui les coups précédaient toujours la parole ! Il était marié avec une jouvencelle charmante qu'il aimait beaucoup et à qui il avait juré, lors de la nuit de sa pénétration première, de ne jamais prendre une seconde femme de son vivant et de ne jamais dormir une nuit hors de sa maison. Et il en fut ainsi jusqu'à ce qu'un jour Mustapha Fléau-des-Rues, étant allé au Diwân, vit que chaque émir avait avec lui un fils ou deux. Et ce jour-là précisément il alla ensuite au hammam et, s'étant regardé dans un miroir, vit que les poils blancs de sa barbe l'emportaient en nombre sur les poils noirs qu'ils recouvraient complètement, et il se dit en lui-même : « Est-ce que Celui qui a déjà pris ton père ne va pas enfin te gratifier d'un fils ? » Et il alla trouver son épouse et, de fort méchante humeur, s'assit sur le divan sans la regarder ni lui adresser la parole. Alors elle s'approcha de lui et lui dit : « Bonsoir à toi ! » Il répondit : « Va-t'en de devant moi ! Du jour où je t'ai vue je n'ai plus rien vu de bon ! » Elle demanda : « Comment cela ? » Il dit : « La nuit de ma pénétration en toi, tu m'as fait prêter le serment de ne point prendre femme

sur toi ! Et moi je t'ai écoutée ! Or aujourd'hui j'ai vu au Diwân chaque émir avec un fils ou même deux fils, et alors me vint la pensée de la mort ; et cela m'affecta à l'extrême puisque je ne suis gratifié ni d'un fils ni même d'une fille ! Et je n'ignore point que celui qui ne laisse pas de postérité ne laisse pas de mémoire ! Et tel est le motif de ma mauvaise humeur, ô stérile, ô mes semailles dans une terre de rocs et de cailloux ! » À ces paroles la rougissante épouse répliqua : « Cela te sied de parler, toi ! Le nom d'Allah sur moi et autour de moi ! Le retard n'est pas de moi ! Et la chose n'est pas de ma faute. Moi je me drogue tellement que j'ai fini par user et trouser les mortiers à force d'y piler des épices, d'y pulvériser des simples et d'y concasser des racines bonnes contre la stérilité ! Mais c'est toi le retardataire ! Tu n'es qu'un mulet sans vertu au nez camard, et tes œufs sont clairs avec de la semence sans consistance et des graines qui ne fécondent pas ! » Il répondit : « C'est bon ! Mais dès mon retour de voyage je prendrai une seconde femme sur toi ! » Elle répliqua : « Mon lot et ma chance sont sur Allah ! » Alors il sortit de sa maison ; mais, arrivé dans la rue, il regretta ce qui venait d'avoir lieu ; et son épouse regretta également ses paroles un peu vives à l'égard de son

maître. Et voilà pour le propriétaire de la maison située dans l'impasse pavée de marbre.

Mais pour ce qui est de Dalila-la-Rouée, voici ! Comme elle était arrivée sous les murs de la maison, elle vit soudain la jeune épouse de l'émir accoudée à sa fenêtre, telle une nouvelle mariée, si belle ! et brillante comme un vrai trésor de tous les bijoux dont elle était ornée, et lumineuse comme une coupole de cristal des blancs habits de neige dont elle était vêtue.

À cette vue, la vieille entremetteuse de malheur se dit en elle-même : « Ô Dalila, voici pour toi le moment arrivé d'entrouvrir le sac de tes fourberies ! Nous verrons bien si tu vas pouvoir attirer cette jeune femme hors de la maison de son maître, et la dépouiller de ses bijoux et la dénuder de ses beaux vêtements, pour t'emparer de tout le lot ! » Alors elle s'arrêta sous la fenêtre de l'émir et se mit à invoquer à haute voix le nom d'Allah, disant : « Allah ! Allah ! Et vous tous, les Amis d'Allah, les Walis Bienfaisants, éclairez-moi ! »

En entendant ces invocations, et en voyant cette sainte vieille vêtue comme les soufis mendiants, toutes les femmes du quartier accoururent baiser les pans de son manteau et lui demander sa bénédiction ; et la jeune épouse de l'émir Fléau-

des-Rues pensa : « Allah nous accordera ses grâces par l'entremise de cette sainte vieille ! » Et, les yeux mouillés d'émotion, elle appela sa servante et lui dit : « Descends trouver notre portier le cheikh Abou-Ali, baise-lui la main, et dis-lui : "Ma maîtresse Khatoun te prie de laisser entrer chez nous cette sainte vieille pour qu'elle nous obtienne les grâces d'Allah !" » Et la servante descendit trouver le portier et lui baisa la main et lui dit : « Ô cheikh Abou-Ali, ma maîtresse Khatoun te dit : "Laisse entrer chez nous cette sainte vieille pour qu'elle nous obtienne les grâces d'Allah ! Et sa bénédiction s'étendra peut-être sur nous tous !" » Alors le portier s'approcha de la vieille et voulut d'abord lui baiser la main ; mais elle recula vivement et l'en empêcha, disant : « Éloigne-toi de moi ! Toi, qui fais tes prières sans ablutions, comme tous les domestiques, tu vas me souiller de ton contact impur et rendre mon ablution nulle et vaine ! Qu'Allah te délivre de cette servitude, ô portier Abou-Ali, car tu es dans les bonnes grâces des saints d'Allah et des Walis ! » Or ce souhait toucha à l'extrême le portier Abou-Ali, car précisément il avait un arriéré de trois mois de paye que ne lui donnait pas le terrible émir Fléau-des-Rues, et il était depuis longtemps dans une grande anxiété à

ce sujet, et il ne savait quel moyen employer pour recouvrer son dû. Aussi il dit à la vieille : « Ô ma mère, fais-moi boire un peu d'eau de ton aiguière, pour qu'ainsi je puisse gagner de ta bénédiction ! » Alors elle prit l'aiguière de dessus son épaule et la fit tourner en l'air plusieurs fois, si bien que le tampon en fibres de palmier s'échappa du col et que les trois dinars d'or roulèrent sur le sol comme s'ils tombaient du ciel ! Et le portier se hâta de les ramasser, et dit en son âme : « Gloire à Allah ! Cette vieille mendicante est une sainte d'entre les saints qui ont les trésors cachés à leur disposition ! Il vient de lui être révélé que je suis un pauvre portier frustré de sa paye et dans un grand besoin d'argent pour les dépenses les plus pressées ; et elle a fait des conjurations pour m'obtenir ces trois dinars en les attirant du fond de l'air ! » Puis il tendit les trois dinars à la vieille et lui dit : « Prends, ma tante, les trois dinars qui sont peut-être tombés de ton aiguière ! » Elle répondit : « Éloigne-toi de moi avec cet argent-là ! Je ne suis point de ceux-là qui s'occupent des choses de ce monde, non, jamais ! Tu peux garder cet argent pour toi, et t'en élargir un peu l'existence, afin de remplacer par là les appointements que l'émir te doit ! » Alors le portier leva les bras et s'écria :

« Louanges à Allah pour son assistance ! Voilà un fait du domaine de la révélation ! »

Cependant la servante s'était déjà approchée de la vieille et, après lui avoir baisé la main, s'était hâtée de la conduire auprès de sa jeune maîtresse.

Lorsque la vieille fut arrivée auprès de l'épouse de l'émir, elle fut stupéfaite de sa beauté ; car elle était vraiment comme un trésor nu dont les sceaux talismaniques eussent été brisés pour ainsi l'exposer dans sa gloire...

*À ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.*

*Mais lorsque fut la nuit suivante, elle dit :*